

TNS

Les Frères Karamazov

COPRODUCTION

D'après
Fédor Dostoïevski

Mise en scène
Sylvain Creuzevaut

Avec
Nicolas Bouchaud*
Sylvain Creuzevaut
Servane Ducorps
Vladislav Galard
Arthur Igual
Sava Lolov
Frédéric Noaille
Blanche Ripoché
Sylvain Sounier
et avec les musicien·ne·s
Sylvaine Héлары
Antonin Rayon

Dates
Du vendredi 11 au samedi 19 mars 2022

Horaires
Tous les jours à 19h
sauf dimanche 13 à 15h

Relâche
Lundi 14

Durée
3h15 avec entracte

Salle
Koltès

* Acteur associé au TNS

Saison 21-22
Dossier de presse

© Simon Gosselin

Contacts

TNS | Margaux Dulongcourty
03 88 24 88 40 | 07 85 74 42 10 | presse@tns.fr

Paris | Anita Le Van
01 42 81 25 39 | 06 20 55 35 24 | info@alv-communication.com

#LesFrèresKaramazov
Photos en HD bit.ly/TNS2122

Tournée 21-22

Anancy | Bonlieu - scène nationale | 24 et 25 mars 2022
La Rochelle | La Coursive - scène nationale | 13 et 14 avril 2022
Porto | Teatro Nacional São João | 29 et 30 avril 2022

TNS Théâtre National de Strasbourg

Les Frères Karamazov est le dernier roman de Dostoïevski, paru en 1880. Les fils Karamazov, qui n'ont pas grandi ensemble, se retrouvent dans la maison paternelle et font connaissance. Trois mois plus tard, le père, Fiodor, sera assassiné par l'un d'eux. Sylvain Creuzevault, avec son équipe, explore depuis plusieurs années l'œuvre de Dostoïevski. Pour nous parler d'aujourd'hui, il s'attaque à ce monument fascinant, où l'auteur creuse toutes les contradictions d'un monde hanté par ses démons originels. Dans ce jeu de pistes aux multiples facettes, il interroge ce que veut dire innocence ou culpabilité. Y-a-t-il de bonnes raisons pour ne pas tuer le père ? Sylvain Creuzevault est metteur en scène et acteur. Après *Baal* de Brecht en 2006, il compose plusieurs spectacles : *Le père tralalère*, *Notre terreur*, *Le Capital et son Singe*. Au TNS, il a créé en 2016 *Angelus Novus AntiFaust* et a présenté, en 2019, *Banquet Capital*. Il est artiste associé à l'Odéon-Théâtre de l'Europe où il a créé *Les Démons* de Dostoïevski en 2018, *Le Grand Inquisiteur* d'après Dostoïevski en 2020 et *Les Frères Karazmazov* en 2021. Depuis 2017, il est installé à Eymoutiers, en Haute-Vienne, où il transforme d'anciens abattoirs en lieu de théâtre.

Générique

D'après
Fédor Dostoïevski

Traduction française
André Markowicz

Adaptation et mise en scène
Sylvain Creuzevault

Avec
Nicolas Bouchaud* *Fiodor Karamazov, le père Païssy, l'avocat Fétioukovitch*
Sylvain Creuzevault *Ivan Karamazov*
Servane Ducorps *la mère Iossif, Grouchenka, Mamounette*
Vladislav Galard *Dmitri Karamazov, un prêtre, Mme Khokhlakova, Ilioucha*
Arthur Igual *Alexeï Karamazov*
Sava Lolov *le Starets Zossima, le Polonais, le Procureur*
Frédéric Noaille *Snéguiriov, Rakitine*
Blanche Ripoché *une moniale, Katérina Ivanovna, Pavel Smerdiakov*
Sylvain Sounier *un moine, Piotr, le policier Kolia*

et avec les musicien-ne-s
Sylvaine Héлары
Antonin Rayon

Dates

Du vendredi 11 au samedi 19 mars 2022

Horaires
Tous les jours à 19h
sauf dimanche 13 à 15h

Relâche
Lundi 14

Durée
3h15 avec entracte

Salle Koltès

Dramaturgie
Julien Allavena

Scénographie
Jean-Baptiste Bellon

Lumière
Vyara Stefanova

Création musicale
Sylvaine Héлары
Antonin Rayon

Son et régie générale
Michaël Schaller

Vidéo
Valentin Dabbadie

Maquillage
Mityl Brimeur

Masques
Loïc Nébréda

Costumes
Gwendoline Bouget

* Acteur associé au TNS

Spectacle créé le 22 octobre 2021 à l'Odéon - Théâtre de l'Europe.

Production Le Singe - Élodie Régibier Coproduction Odéon - Théâtre de l'Europe, Festival d'Automne à Paris, Théâtre National de Strasbourg, L'empreinte - scène national Brive-Tulle, Théâtre des 13 vents - centre dramatique national de Montpellier, Théâtre de l'Union - centre dramatique national du Limousin, La Coursive - scène national de la Rochelle, Bonlieu - scène nationale d'Annecy

Avec le soutien de l'Office artistique de la région Nouvelle-Aquitaine / DRAC Nouvelle-Aquitaine

La compagnie est soutenue par le ministère de la Culture-DRAC Nouvelle-Aquitaine

Les Frères Karamazov de Fédor Dostoïevski, traduction André Markowicz, est publié aux éditions Actes Sud, collection Babel

Questions à Sylvain Creuzevault

Après *Les Démons*, *L'Adolescent* avec les étudiants de l'estba, *Crime et Châtiment* que vous avez travaillé avec un groupe d'amateurs à Bobigny, les *Carnets du sous-sol* avec des amateurs de Tulle, Brive et Limoges, quel cheminement vous a mené aux *Frères Karamazov* ?

On a croisé Dostoïevski sur notre chemin et on a fini par se dire qu'il y avait là une matière telle qu'il nous fallait stationner dans cette œuvre qui était comme un point de tension entre, d'une part, notre chemin de création des pièces « historiques » (sur une certaine histoire du socialisme) et, de l'autre, sa propre puissance, les questions que cette œuvre soulève en termes d'adaptation pour le théâtre, de jeu des acteurs. Si on est resté plus longtemps que prévu avec Dostoïevski, c'est parce qu'il y a là vraiment quantité de choses qui travaillent — qui nous travaillent, qui le travaillent, et auxquelles on travaillait : la relation socialisme/ christianisme, la relation liberté/nécessité, solitude/société... Construire une adaptation pour le théâtre de ce qu'on appelle « une grande œuvre littéraire » requiert un art de la découpe, de se faire charcutier. Le passage de la littérature au théâtre ne se situe pas simplement dans la lettre du texte, au contraire : à trop vouloir en respecter la lettre telle quelle, on en tue l'esprit. L'infidélité — jusqu'à la torsion — est une pratique nécessaire pour retrouver un esprit théâtral dostoïevskien. Il y aurait donc trois grands axes : le travail de mise en scène ; l'art de l'acteur, passionnant au vu des tensions, saturées de contradictions, présentées dans chaque personnage ; et puis le chemin métaphysique, politique, que son œuvre meut. Mais notre chemin continuera bientôt, et après avoir stationné quinze ans dans le XIX^e siècle, on passera au XX^e. La grande œuvre qui va nous servir de lanterne, ce sera *L'Esthétique de la résistance* de Peter Weiss.

Nabokov, qui ne portait pourtant guère Dostoïevski dans son cœur, saluait en lui un « maître du suspense » : l'intrigue policière qui est au cœur des *Frères Karamazov* a-t-elle fourni une trame que vous avez suivie ?

Oui et non. Oui, Dostoïevski écrit des romans d'une certaine façon policiers, comme *Crime et Châtiment* ou *Les Frères Karamazov*. Mais ce n'est pas écrit du point de vue d'une caméra objective, qui aurait pour intérêt de perdre le spectateur ou de produire le plus de suspense possible, mécaniquement. Avec lui, le plus délirant, c'est de passer un moment de combat psychologique et physique avec chaque personnage et leur conscience, de voir comment nos actes travaillent nos corps. Les acteurs savent depuis deux ans qu'ils vont jouer les Karamazov : quand on se met autour de la table, il y a une connaissance du texte qui est assez profonde. On s'amuse à construire des adaptations, des structures qu'on prépare à la table pendant deux ou trois heures puis on passe au plateau. C'est ce palimpseste, ce millefeuilles, qui produit au fur et à mesure ce qu'on va faire.

« Ce qui est redoutable chez Dostoïevski, c'est que puisqu'on veut que toute âme puisse être sauvée, on finit, en lisant ses livres, par développer... une foi », déclariez-vous en 2018 au moment des *Démons*... Où en êtes-vous de ce côté-là ?

Chaque fois que je trouve une raison de croire, elle arrive en jonglant avec des raisons de ne pas. Lorsqu'un sentiment de ferveur m'étreint, il porte un bonnet avec au bout une clochette d'inanité. Plus je fréquente Dostoïevski, plus j'ai de plaisir à le quitter.

Sylvain Creuzevault

Entretien réalisé par David Sanson
pour le Festival d'Automne à Paris
Juillet 2020

« Le passage de la littérature au théâtre ne se situe pas simplement dans la lettre du texte, au contraire : à trop vouloir en respecter la lettre telle quelle, on en tue l'esprit. L'infidélité — jusqu'à la torsion — est une pratique nécessaire pour retrouver un esprit théâtral dostoïevskien »

Sylvain Creuzevault



© Simon Gosselin

Jean Genet, *L'Ennemi déclaré*

Une lecture des *Frères Karamazov*

Les chefs-d'œuvre artistiques ou poétiques sont la plus haute forme de l'esprit humain, son expression la plus convaincante : voilà un lieu commun qu'on se doit de conserver sous le titre de vérité éternelle. Qu'ils soient la plus haute forme de l'esprit humain, ou la forme la plus haute donnée à l'esprit humain, ou la plus haute forme prise, patiemment ou vite, par un coup de pot, toujours hardiment si l'on veut, il s'agit d'une forme, et cette forme est loin d'être la limite où peut s'aventurer un homme.

Passons à Dostoïevski ou plutôt aux Frères Karamazov, chef-d'œuvre du roman, grand livre, audacieuse instigation des âmes, démesure et démesures. Cette manière de considérer c'est aussi la mienne, à quoi s'ajoute une envie de rire en face de la fausse et très réelle imposture que constitue le destin de ce livre. Enfin Dostoïevski réussit ce qui devait le rendre souverain : une farce, une bouffonnerie à la fois énorme et mesquine, puisqu'elle s'exerce sur tout ce qui faisait de lui un romancier possédé, elle s'exerce contre lui-même, et avec des moyens astucieux et enfantins, dont il use avec la mauvaise foi têtue de saint Paul.

Il est possible, s'il portait en lui ce roman depuis plus de trente ans, il est possible qu'il ait voulu l'écrire sérieusement, c'est-à-dire comme *Crime et Châtiment* ou *L'Idiot*, mais en cours d'écriture, il a dû sourire, peut-être à propos d'un de ses procédés, puis sourire de Dostoïevski romancier, et enfin se laisser emporter par la jubilation. Il se jouait un bon tour.

Peu au fait des procédés de compositions romanesques, je ne sais toujours pas si un écrivain commence un livre par son début ou par sa fin. Dans le cas des *Frères Karamazov*, il m'est impossible de discerner si Dostoïevski a voulu débiter par la visite de la famille Karamazov au Staretz Zozine mais dussé-je attendre la mort et la puanteur du Staretz, dès ce moment déjà j'ai la puce à l'oreille.

Tout le monde attend un miracle : il y a son contraire, le cadavre au lieu de rester intact, ce qui aurait été la moindre des choses, le cadavre pue. Alors, avec une sorte d'acharnement délicieux, Dostoïevski va tout faire pour nous déconcerter ; on attend que Grouchevka soit une salope : chez Katia Ivanovna, Aliocha voit d'abord une belle jeune fille, *apparemment* très bonne et très généreuse, et dans son emportement, gratitude et tendresse, Katerine Ivanovna lui baise la main. Bouleversée, Grouchevka porte à son tour la main de Katerine Ivanovna près de sa bouche, éclate de rire et insulte sa rivale. Humiliée, Katerine chasse Grouchevka.

Quand Aliocha rentre au monastère, le cadavre du Staretz sent de plus en plus, il a fallu ouvrir les fenêtres. Aliocha sort. Dans la nuit il se jette sur le sol, embrasse la terre. Il prétend même avoir été visité à ce moment-là, et il finit, avec son froc de moine, dans l'appartement de Grouchevka.

Ce qui permet à Aliocha de rester pur, on le sait, c'est son sourire dans toutes les occasions où un autre sa place serait troublé : encore moine, quand Lise lui envoie un billet et décide de l'épouser, il sourit et accepte très sérieusement de devenir son mari. Plus tard, quand le jeune garçon Kolia lui dit : « en somme Karamazov, vous et moi, nous sommes amoureux l'un de l'autre », Aliocha rosit un peu, sourit, et approuve. Aliocha sourit, il a vingt ans. Un amusement semblable, à soixante ans, fait sourire Dostoïevski : un geste ou un autre peuvent être interprétés comme on veut. Le Procureur, au tribunal, explique les mobiles de Dimitri Karamazov et l'avocat, aussi sagace, leur donne un sens inverse.

Tout acte a donc une signification et la signification inverse. Pour la première fois, il me semble, l'explication psychologique est détruite par une autre (contraire) explication psychologique. Les actes ou les intentions qu'on a l'habitude - dans les livres et même dans la vie quotidienne - de considérer comme néfastes aboutissent à ce sauvetage, et les actes et intentions charmants provoquent la catastrophe. Kolia élève un chien que le petit Ilioucha

a cru empoisonner ou faire mourir avec une épingle. Ilioucha devenu malade n'espère qu'en l'arrivée de Kolia, et au retour du chien, Kolia enfin rend visite. Ilioucha et ramène le chien : la joie d'Ilioucha est si forte, qu'il en meurt.

L'attitude de dilettante, sûr de soi, d'Ivan Karamazov, fait proférer à Dimitri des paroles, et mêmes des actes, contre son père, qui le conduiront en Sibérie.

Au début du procès, Ivanovna parle avec chaleur de Dimitri ; un quart d'heure après, elle lit une lettre de Dimitri au tribunal : Dimitri est condamné.

Dostoïevski montre une hargne à l'égard du socialisme, et la même à l'égard de la psychologie.

Contre le socialisme il est féroce (voir les scènes où Kolia, par son comportement, ridiculise le socialisme), mais une fois de plus il faut que le grain meure : c'est une révolution socialiste qui permet aujourd'hui à des millions de Russes de lire Dostoïevski.

Avec la psychologie, il s'y prend bien : au lieu, comme dans ses autres romans, de donner seulement une explication sérieuse des mobiles, il donnera encore l'explication inverse : résultat, à la lecture, tout, personnages, événements, tout était ceci *et* son contraire, il ne reste que de la charpie. L'allégresse commence. La nôtre et celle du romancier. Après chaque chapitre on est fixé : il ne reste plus rien de vrai. Alors, c'est un Dostoïevski nouveau qui apparaît : il bouffonne. Il s'amuse à donner une explication *positive* des événements, puis sans doute s'apercevant que cette explication dans le *roman* est vraie, il propose l'explication contraire.

Humour magistral. Jeu. Mais culotté parce qu'il détruit la *dignité* du récit. C'est le contraire de Flaubert qui ne voit qu'une explication et c'est le contraire de Proust qui accumule les explications, qui suppose un grand nombre de mobiles ou d'interprétations mais jamais ne démontre que l'explication contraire est admissible.

Ai-je mal lu *Les Frères Karamzov* ? Je l'ai lu comme une blague. Dostoïevski détruit ce que jusqu'à ce livre on considérait l'œuvre d'art avec affirmation, dignement.

Il me semble, après cette lecture, que tout roman, poème, tableau, musique, qui ne se détruit pas, je veux dire qui ne se construit pas comme un jeu de massacre dont il serait l'une des têtes, est une imposture.

On parle beaucoup des temps-ci du rire des dieux. L'œuvre d'art construite sur de seules affirmations jamais contrariées est une imposture qui cache quelque chose de plus important. Franz Hals a dû bien rire avec *Les Régentes* et *Les Régents*. Rembrandt aussi avec la manche de *La Fiancée juive*. Mozart composant sa *Messe de Requiem* et même *Don Juan*. Tout leur était permis. Ils étaient libres. Et Shakespeare avec *Le Roi Lear*. Après avoir eu du talent et du génie, ils connaissent autre chose de plus rare : ils savent rire de leur génie.

Et Smerdiakov ?

Parce qu'ils sont quatre, les trois fils Karamazov. Le tendre, le chrétien Aliocha n'a pas une parole, il ne fait pas un geste indiquant que ce larbin est son frère.

Je voudrais parler de Smerdiakov.

L'Ennemi déclaré

Jean Genet

Gallimard, texte écrit à une date non déterminée entre 1975 et 1980, remis aux Éditions Gallimard en 1981 et publié par la NRF en octobre 1986.



© Simon Gosselin



© Simon Gosselin

Plaidoirie de l'avocat Félioukovitch au procès de Dmitri Karamazov

Extrait

« Ce n'est pas seulement la conjonction des faits qui condamne mon client, messieurs les jurés, s'exclame-t-il, non, ce qui condamne mon client, en réalité, c'est uniquement un seul fait : c'est le cadavre de son vieux père ! Il se serait agi d'un meurtre tout simple, devant l'insignifiance des faits, devant le manque de preuves, devant leur côté fantastique, si on les examine chacune isolément, et non pas dans leur conjonction, vous auriez rejeté cette accusation, du moins auriez-vous redouté de sceller le destin d'un homme sur la seule foi d'un préjugé contre lui, un préjugé, hélas, qu'il a tant mérité ! Mais il ne s'agit pas là d'un meurtre tout simple, il s'agit d'un parricide ! Cela en impose et à un tel point que les preuves, insignifiantes, inexistantes, des faits qui l'accusent deviennent comme moins insignifiantes, comme plus prouvées, et cela, même dans l'esprit le plus libre de préjugés. Quoi, comment acquitter un prévenu pareil ? Comment pourrait-il avoir tué et reparti non châtié - voilà ce que chacun ressent au fond du cœur, comme malgré lui, d'instinct. Oui, c'est une chose effrayante, d'avoir versé le sang de son père - le sang de celui qui m'a donné la vie, de celui qui m'aime, le sang de celui qui n'épargne pas sa vie pour moi, qui, depuis les

années de mon enfance, souffre de mes maladies, souffre toute sa vie pour mon bonheur, et qui ne vit que de mes joies, que de mes succès ! Oh, tuer un tel père - mais c'est même impossible à penser ! Messieurs les jurés, qu'est-ce que c'est qu'un père, un vrai père, qu'est-ce que ce mot sublime, quelle idée si effrayante dans sa grandeur est renfermée dans ce nom ? Nous venons d'indiquer en partie ce que c'était et ce que devait être un vrai père. Dans l'affaire présente, celle qui nous occupe en ce moment, celle qui fait tant souffrir nos âmes - dans l'affaire présente, le père, le défunt Fiodor Pavlovitch Karamazov ne ressemblait pas du tout à cette idée du père qui vient de se dire à nos cœurs. C'est un malheur. Oui, réellement, il est des pères qui ressemblent à des malheurs. »

[...]

Les Frères Karamazov

Féodor Dostoïevski

(traduction André Markovicz, Actes Sud, coll. Babel, 2002,
Livre douze, *Une erreur judiciaire*, XIII. *Un concupiscent
de la pensée*, p. 732)

Fédor Dostoïevski

Parcours

Fédor Mikailovitch Dostoïevski naît en 1821 à Moscou, dans une famille aisée. Il entre à l'école d'ingénieurs militaires de Saint-Pétersbourg en 1838, sur ordre paternel, et devient officier ingénieur du génie en 1841. En 1844, il démissionne de l'armée et écrit son premier roman *Les Pauvres Gens*, qui le fait immédiatement connaître. Jusqu'en 1849, il écrit une vingtaine d'œuvres. Il participe régulièrement à des réunions clandestines de libéraux qui s'insurgent contre le régime autocratique des tsars, et s'y initie à la doctrine de Fourier et au socialisme utopique. Arrêté en 1849, il est envoyé dans un bagne de Sibérie pendant cinq ans. De retour à Saint-Pétersbourg, il recommence en 1860 une carrière littéraire qu'il poursuivra jusqu'à ses derniers jours, en dépit de ses crises d'épilepsie et d'un perpétuel inconfort moral et matériel. Dostoïevski est dévasté par la mort de sa femme en 1864, suivie peu de temps après par celle de son frère. Couvert de dettes, il joue et accumule les pertes. Il est contraint de s'exiler : Dresde, Baden-Baden, Genève, Florence... Écrivain admiré après la publication de *Crime et Châtiment* (1866) et de *L'Idiot* (1869), l'auteur publie par la suite ses œuvres les plus abouties, *Les Démons* (1871) et *Les Frères Karamazov* (1880), qui lui valent la première place parmi les romanciers. Il meurt le 28 janvier 1881.

Sylvain Creuzevault

Parcours

Cofondateur du groupe D'ores et déjà, Sylvain Creuzevault signe sa première mise en scène en 2003 (*Les Mains bleues* de Larry Tremblay), puis monte en 2005 *Visage de feu* de Marius von Mayenburg. À l'Odéon, il participe à la création de *Fœtus*, dans le cadre du festival Berthier'06, puis met en scène *Baal* de Bertolt Brecht (2006) dans le cadre du Festival d'Automne à Paris. *Le père tralalère*, créé au Théâtre-Studio d'Alfortville en 2007, est repris à La Colline - théâtre national, où il met en scène la même année *Notre Terreur* (2009). Il travaille aussi en Allemagne, où il crée *La Mission* de Heiner Müller au Deutsches Schauspielhaus de Hambourg (2009). Sont créés ensuite à La Colline, toujours dans le cadre du Festival d'Automne à Paris, *Le Capital et son Singe* en 2014, et en 2016, *Angelus Novus AntiFaust* (créé au Théâtre National de Strasbourg). Après avoir adapté *Les Démons* de Dostoïevski (Odéon-Théâtre de l'Europe, 2018), il a monté *Les Tourmentes*, d'après Mallarmé et Jack London (MC93 à Bobigny, 2018), ainsi qu'une nouvelle version du travail sur Marx, *Banquet Capital* (2018). Il retrouve ensuite Dostoïevski avec *L'Adolescent* (Odéon-Théâtre de l'Europe, 2019, festival des écoles du théâtre public). Le romancier russe lui a également inspiré *Le Grand Inquisiteur*, présenté à l'Odéon à l'automne 2020 puis *Les Frères Karamazov* en 2021. En 2021, il fonde Les Conseils Arlequins, École du Parti. Cette école construit son travail pédagogique de la formation de l'acteur sur l'étude collective de l'œuvre de Peter Weiss, *L'Esthétique de la résistance*. Les premiers travaux seront présentés dans la saison 22/23, notamment le spectacle d'entrée dans la vie professionnelle du Groupe 47 de l'École du Théâtre National de Strasbourg.

SPECTACLES SUIVANTS

mauvaise

Texte debbie tucker green
Mise en scène Sébastien Derrey

23 | 31 mars
Salle Gignoux

LA SECONDE SURPRISE DE L'AMOUR

Texte Marivaux
Mise en scène Alain Françon

24 mars | 1^{er} avril
Salle Koltès

BAJAZET, EN CONSIDÉRANT LE THÉÂTRE ET LA PESTE

PRÉSENTÉ AVEC LE MAILLON - SCÈNE EUROPÉENNE

D'après Jean Racine, Antonin Artaud
et des citations additionnelles de Fédor
Dostoïevski, Blaise Pascal
Mise en scène et adaptation Frank Castorf

6 | 10 avril
Le Maillon

PENDANT CE TEMPS DANS L'AUTRE SAISON...

Entrée libre
Réservation obligatoire
au 03 88 24 88 00 ou sur tns.fr
(ouverture des réservations 1 mois avant l'événement)

Spectacle de l'École du TNS **COLOSSE**

Texte Marion Stenton
Mise en scène Antoine Hespel
Avec les élèves du Groupe 46
Mer 16, jeu 17 et sam 19 mars | Salle Gignoux

PARAGES 11 | SPÉCIAL MARIE NDIAYE PARAGES est une revue de réflexion et de création consacrée aux auteur·rice·s contemporain·e·s.

PARAGES | 11 consacré à Marie NDiaye
est paru le 17 février 2022
Prix à l'unité | 15€
Prix à l'abonnement | 40€ pour 4 numéros

À l'unité | tns.fr/parages et sur les sites de vente en ligne
ou en librairie

Par abonnement | tns.fr/parages
ou auprès de Nathalie Trotta
03 88 24 88 43 ou n.trotta@tns.fr